

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 8 (1958)
Heft: 2

Buchbesprechung: Le problème social à travers l'histoire [L. de Riedmatten]

Autor: Lasserre, André

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EINZELBESPRECHUNGEN - COMPTES RENDUS

L. DE RIEDMATTEN, *Le problème social à travers l'histoire*. Versailles, Editions de l'Observateur, 2^e éd., 1957. 464 p., in-8°.

Le titre de ce livre dénote de la part de son auteur des vues ambitieuses, même si son sujet se limite aux «rapports sociaux nés du travail effectué pour le compte d'autrui», aux théories qui traitent des rapports entre employeurs et employés, entre salariés et collectivités et à l'amélioration de ces rapports. La tentative méritait d'être tentée car les vues d'ensemble des problèmes historiques peuvent toujours rendre de grands services.

M. de Riedmatten divise son sujet en neuf parties qui couvrent des périodes de très inégale durée. La première en effet s'étend de la société primitive au moyen-âge, sur cinquante pages. On y trouve des vues, évidemment schématisées à l'extrême, sur l'esclavage, l'économie dirigée dans l'Antiquité, le servage ou les liens de vassalité. Dès la deuxième partie, le mouvement se fait plus détendu et l'on assiste seulement à l'essor et au déclin de la corporation jusqu'à la Révolution. L'auteur présente de façon très claire l'évolution de ces associations, utiles au début parce que défendant la liberté, mais paralysant plus tard l'essor industriel par leur étroitesse. Il parle surtout de la corporation en France car l'auteur a trop tendance à croire, comme tant d'autres historiens français, que ce pays est un modèle résumant de façon typique le sort de l'humanité. Cette attitude est particulièrement nette dans cette partie de l'ouvrage.

Dans la troisième partie, on revient à une plus vaste fresque englobant les principales théories sociales ou économiques de Platon à la Révolution. Il faut regretter que ces théories, de même que celles d'après 1789 dans la 4^e partie, soient séparées de leur contexte économique et social. Sans céder a priori aux thèmes marxistes, on peut affirmer que les doctrines ne se comprennent que dans le cadre économique de leur époque et qu'elles ont réciproquement exercé une influence sur celui-ci. Est-il intéressant de traiter du mercantilisme sans connaître le régime de production du XV^e au XVII^e siècle? ou de Malthus sans le replacer à l'aube de l'essor démographique et industriel de l'Europe?

Dans les deux parties suivantes, l'auteur traite de la situation des ouvriers jusqu'à la première guerre mondiale et, pour quelques pays, jusqu'à la seconde. Il y a des analyses intéressantes des mouvements ouvriers mais là

aussi, on peut regretter que le contexte économique soit trop brièvement indiqué. Les 7^e et 8^e parties, auxquelles M. de Riedmatten a consacré le plus de soin et de place concernent les expériences faites après les deux guerres mondiales pour résoudre quelques grands problèmes sociaux: les efforts syndicalistes, le BIT, les tentatives russes auxquelles l'auteur accorde peu de crédit, les systèmes Schueller ou Dubreuil pour l'intéressement des ouvriers à leur entreprise, etc.

Quelle est la valeur historique de ce vaste tableau? On peut se le demander presque à chaque page car l'auteur est contraint à ramasser considérablement son sujet. On peut certes admirer sa maîtrise dans le résumé, et la clarté qu'il sait conserver partout. Mais l'historien a une méfiance professionnelle devant l'affirmation assénée brutalement et devant le schéma sans nuance des manuels; surtout si l'auteur ne présente aucune bibliographie (sinon des revues et journaux d'actualité sociale et économique) et se contente de citer un ou deux livres à consulter pour compléter les connaissances sur la période étudiée. Quand en plus, c'est un Paul Louis ou un Sée qui servent de référence principale pour de nombreux chapitres, on se sent de plus en plus songeur. Si l'on cherche plus loin, on aperçoit des erreurs évidentes provenant de recherches insuffisantes faites de seconde ou de troisième main. Citons par exemple l'affirmation que l'esclavage grec est né du progrès industriel alors que des inscriptions mycéniennes en attestent l'existence bien avant toute industrie. Ailleurs des omissions trop graves faussent l'optique du sujet: l'auteur réussit à parler de l'expérience suisse sans signaler la Paix du travail de 1937. Il explique aussi la situation en Angleterre entre les deux guerres sans mentionner la crise des années trente. Apprécions toutefois qu'il évite le risque principal de la schématisation: la cristallisation. Bien loin de ramener toute une période à son moment d'apogée, il s'attache toujours à marquer les évolutions, les transformations.

Cet ouvrage a été conçu dans un esprit statistique et non philosophique. C'est un inventaire de faits qui se succèdent sans que les causalités ni les concomitances apparaissent toujours clairement. Il n'y a pas d'idée pré-conçue, de thèse que les faits cités seraient chargés de confirmer. Le seul fil conducteur que l'on pourrait trouver est la foi dans la vigueur du libéralisme économique (que l'auteur semble d'ailleurs confondre avec le capitalisme!). D'où ses critiques sur le système des castes aux Indes ou des nationalisations en France. Mais cette foi ne l'empêche pas d'exposer honnêtement son sujet quitte à développer parfois assez longuement ses critiques selon l'optique libérale. Critiques bien souvent banales ou simplistes d'ailleurs. On ne peut s'empêcher de sourire par exemple, quand il affirme que Jaurès serait aujourd'hui du côté des actionnaires, victimes et non privilégiés du régime actuel.

Que faire d'un ouvrage de ce genre? Ce n'est pas à proprement parler un ouvrage de vulgarisation car il ne cherche pas à attirer le lecteur par la facilité. Il se rapproche davantage déjà du *digest*. Il y a maint chapitre

que l'on voudrait intituler: «toute la vérité sur le capitalisme» ou «le marxisme en trois pages.» Cela peut paraître à certaines occasions une caricature de l'histoire mais peut aussi rendre de réels services grâce au schématisme. Si l'on veut consulter une encyclopédie ou un manuel qui rappelle des notions oubliées, donne une citation intéressante (il y en a d'excellentes de Netchaiev, La Mennais, etc.), on le trouvera là. C'est un excellent aide-mémoire pour qui veut trouver une explication simple et précise de certains termes féodaux ou l'exposé sommaire d'une doctrine sociale. Comme l'ouvrage va jusqu'à l'époque contemporaine (les événements de Hongrie) qu'il développe particulièrement, il est une mine précieuse de renseignements sur une époque trop proche pour qu'on dispose déjà d'ouvrages historiques. Il épargnera de fastidieuses recherches dans des journaux ou des revues en donnant juste le chiffre ou le nom dont on a besoin. Conçu comme un vademecum, il peut donc rendre de très utiles services. Maint défaut signalé plus haut en devient alors moins gênant.

Lausanne

André Lasserre

Historia mundi, ein Handbuch der Weltgeschichte in zehn Bänden. Begründet von Fritz Kern, herausgegeben von Fritz Valjavec. Bd. 5: *Frühes Mittelalter*. Francke Verlag, Bern 1956. 528 S., 9 Kartenskizzen u. 1 Zeittafel.

Es war vorauszusehen, daß für die thematische und zeitliche Begrenzung des vorliegenden Bandes keine allseitig glatte, von vornherein befriedigende Lösung sich finden würde. Noch schwerer mußte die Wahl des Titels fallen. Der Begriff, zu dem man sich entschloß, entstammt ja dem Kreis der abendländischen Geschichte, ist aber auch für die expansive Periode des Arabertums durchaus angängig, zumal dort die Darstellung mit dem Massaker der Omajjaden abbricht. Höchst fragwürdig wird der Begriff aber, sobald die eurasischen Nomadenvölker mit in die Darstellung einbezogen werden. In ihrem Bereiche kennt ja das «Frühmittelalter» eigentlich weder Anfang noch Ausgang. Dem erfaßten Stoff angemessener erschiene daher als Bandtitel «Völkerwanderung», um so mehr, als etwa ein Beitrag von F. Altheim dem Kampf des hellenistischen Baktrien gegen die Steppenvölker gilt. Allerdings hätte dann mindestens auch die seldschukische Durchdringung des Mittleren und Nahen Ostens miteinbezogen werden müssen, wie es etwa L. Halphen, *Les Barbares*, tut.

Lassen sich in dieser Hinsicht mancherlei Standpunkte vertreten, so ist es dagegen vollkommen unverzeihlich, daß kein einziger der Aufsätze die byzantinische Geschichte der Zeit zum Gegenstand hat. Dabei läßt sich ja kaum eine geschichtliche Erscheinung vom Warägerreich bis zum westgotischen Spanien, auch nicht die Machtbildung der Omajjaden, ohne Kenntnis der beispielgebenden Rolle Ostroms wirklich verstehen. E. Meyer (SZG VII, 1957, S. 82) hat hier entschieden nicht schwarz genug gesehen.